

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 13 (1983)
Heft: 3

Artikel: L'itinéraire d'Amélia Christinat : du travail à la chaîne au Conseil national
Autor: Gygax, Georges / Christinat, Amélia
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829970>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'itinéraire d'Amélia Christinat

DU TRAVAIL À LA CHAÎNE

au Conseil national



En 1970, l'Assemblée fédérale était encore cent pour cent masculine. Pas de femmes sous la Coupole! Aujourd'hui, elles sont vingt-trois à siéger à Berne, et il est bon de souligner que la Suisse ne se porte pas plus mal pour autant, loin de là. «Aînés» s'est déjà intéressé à ces courageuses ambassadrices de notre peuple en interviewant Mmes Monique Bauer-Lagier et Gabrielle Nanchen. Voici Amélia Christinat, une personnalité très attachante

du socialisme helvétique, envoyée il y a cinq ans au Conseil national par les électeurs genevois.

L'aventure vécue par Mme Christinat est exemplaire. Elle prouve qu'une jeunesse vécue dans des conditions difficiles au sein d'une modeste famille tessinoise, n'a nullement hypothéqué son avenir, et que l'intelligence alliée à la volonté et au courage aboutit souvent à l'apothéose...



De son appartement du quai du Seujet à Genève, installé dans un immeuble moderne qui abrite aussi un club du

3^e âge, Mme Amélia Christinat, née Petralli, et son mari Emile, retraité des PTT, embrassent toute la Ville des Nations du regard. L'appartement est simple et accueillant, mais il est situé





au 12^e étage, et le panorama est somptueux. Ce logis est d'autant plus cher au cœur de la conseillère nationale que celle-ci doit s'en éloigner six mois par année et se contenter d'une petite chambre à Berne. Mme Christinat prend toutes les obligations qu'impose la vie politique très au sérieux. Bismarck aimait à dire que «la politique n'est pas une science, mais un art». Dans ce domaine, Mme Christinat est une artiste qui a un sens aigu de ses responsabilités tout en conservant intacte une personnalité alliant le char-

me latin à la rigueur des analyses, sociales avant tout. Aucun sectarisme chez elle: elle est aussi éloignée qu'on peut l'imaginer de la maxime commise par Mme de Staël à la fin du XVIII^e siècle: «Un homme doit savoir braver l'opinion; une femme s'y soumettre.»

Mme Amélia Christinat est le type même de la «self made woman» qui s'est faite à la force de l'intelligence et du poignet. Le français, elle l'a appris très vite, et elle s'exprime en une langue châtiée, imagée, colorée: parfaite.

Elle est gaie, pleine de fantaisie et d'optimisme. A Berne, nous dit-elle, elle s'entend bien avec tous ses collègues, hommes et femmes, quelle que soit leur chapelle. Avec elle, l'interview est la plus agréable des conversations.

Quelques francs par jour

Elle est née au Tessin, à Lugano, au sein d'une famille très modeste dont le chef est chaudronnier. Très tôt, Amélia doit gagner sa vie: elle devient couturière, diplômée comme sa sœur. «Ce travail ne m'enballait pas; j'étais attirée par les études, et mon rêve était de devenir maîtresse d'école. Au surplus, j'étais fascinée par le théâtre, la comédie. J'en ai fait un peu, dans une troupe d'amateurs. Comme couturière, je gagnais 3 fr. 50 par jour. Je donnais naturellement une partie de mon salaire à mes parents. Après l'Ecole professionnelle, je devins vendeuse à 5 francs par jour. C'était vraiment très peu... Un 30 juin, je suis arrivée seule à Genève dans l'espoir d'améliorer ma situation. La Protection de la Jeune fille m'avait réservé une chambre où je n'ai jamais pu loger: on m'en chassa parce que les propriétaires avaient fait «de mauvaises expériences avec des Tessinoises». J'étais désespérée et je me mis à errer dans la ville. J'ai eu la chance de rencontrer une compatriote qui m'emmena à Saint-Boniface, chez les sœurs de Menzingen où je fus accueillie et logée. Dès le lendemain, je travaillais à l'usine, à une chaîne de montage de machines à coudre, puis à la soudure. Je devais me lever à 5 heures et je traversais la ville à pied pour économiser le billet de tram. Je gagnais 8 francs par jour, payais 150 francs de pension et j'envoyais ce qui restait au Tessin. Pour moi, c'était comme pour tant d'autres, ce qu'on appelle «l'épanouissement de la femme au travail». Je me suis très vite fait des amis et je dois dire qu'à Genève j'ai été acceptée sans problème.

» Ma mère est bientôt venue me rendre visite. Elle ne se montra pas satisfaite: elle avait des ambitions pour moi. Alors, après avoir passé un examen, je suis entrée aux PTT qui me placèrent aux chèques postaux avec un salaire d'un peu plus de 400 francs par mois. Dès lors, tout alla beaucoup mieux. Ma famille quitta Lugano pour s'installer à Genève où, pendant deux ans, la vie ne fut pas des plus faciles. Je me suis mariée en 1949. Après la naissance de notre fille Nadia, aujourd'hui institutrice, ma vie politique commença. Je me suis immédiatement mise à défendre le droit de la femme à la vie active; je me suis battue pour prouver que l'égalité doit exister entre

les sexes. Ma sœur est aussi entrée à la poste. Toutes deux, nous avons épousé des fonctionnaires postaux...»

Vingt ans déjà

La carrière politique d'Amélia Christinat a pris son départ il y a une vingtaine d'années, en 1961, l'année où Genève accorda le droit de vote aux femmes. «Je me suis inscrite au parti socialiste, un parti qui ne m'a jamais déçue. J'y ai trouvé beaucoup d'ouvertures pour mes idées. Dès le début, j'ai voulu que la femme en tant que telle, soit valorisée dans tous les domaines. Ce qui m'a toujours préoccupée, c'est la revalorisation des métiers féminins et des activités de mère de famille. Je suis pour le salaire de la femme au foyer. La femme et son destin: mon cheval de bataille!»

En 1967, Amélia Christinat entre au Conseil municipal de Genève (législatif). Elle devint députée au Grand Conseil deux ans plus tard. Elle y siégera pendant dix ans. Enfin, en 1978, elle est appelée à remplacer André Chavanne à Berne, au Conseil national.

Carrière très logique pour quelqu'un n'ayant pas de formation au départ. Avec force, elle affirme qu'«à tout âge,



n'importe quelle femme, si elle le veut vraiment, peut arriver à maîtriser n'importe quel problème». Et elle ajoute, souriante: «Jeune, je n'avais jamais imaginé que je ferais une carrière politique.»

– Et si, faute d'être réélue vous deviez renoncer?

– Eh bien, je commencerais autre chose!

Abordant l'anecdote, Amélia Christinat se rappelle avec émotion le bouquet de dahlias rouges qu'elle reçut le jour où elle accéda à ses premières responsabilités politiques, au Conseil municipal de la ville. «Je suis allée le déposer sur la tombe de mon père... Ma mère, elle, 84 ans, vit toujours à Genève.»

Quelles furent, Madame, les motivations de votre engagement politique?

– Ça s'est fait sans que j'y pense! Je suis arrivée à la politique à travers les problèmes économiques. J'ai d'abord milité à la Fédération romande des consommatrices. Et cela a été le détonateur... J'ai pensé que ce que nous faisons devait avoir un prolongement ailleurs qu'au sein de la Fédération. C'est ainsi qu'on peut aboutir à la modification de certaines lois...

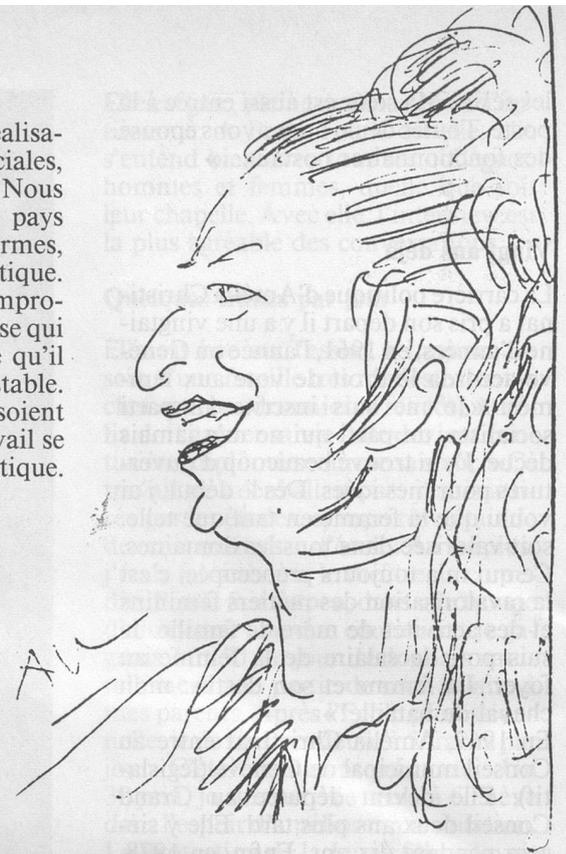
Etre utile

– Une jeunesse laborieuse, difficile; une carrière politique exemplaire. Celle-ci vous apporte-t-elle des satisfactions?

– C'est une forme d'activité autre que ce qui existe dans une profession avec un patron. Je voulais faire quelque chose dans la vie, être utile, me battre pour les idées qui me sont chères. Il ne faut jamais oublier que la politique peut être utile à la collectivité. Elle gouverne tous nos actes, et elle permet d'aboutir à des améliorations. Après avoir fait un petit bout de chemin, je transmettrai le flambeau... Il faut souligner que mes occupations sont telles que je n'ai plus de loisirs. C'est tout de même un sacrifice! Avec les sessions et les commissions, je suis en activité hors de chez moi six mois par année. Emile, mon mari, est passionné de politique. Syndicaliste depuis toujours, il m'encourage, me remonte quand je suis fatiguée...

– La Suisse, un Etat social?

– Je réponds que certaines réalisations sont utiles, vraiment sociales, mais qu'il y a beaucoup à faire. Nous ne sommes en tout cas pas un pays rétrograde. Je désire des réformes, mais pas hors de la voie démocratique. J'ai parfois dû accepter des compromis... ce fameux compromis suisse qui a permis au pays de devenir ce qu'il est, un pays politiquement stable. Mais je souhaite que les gens soient plus actifs, que le monde du travail se passionne plus pour la politique. L'abstentionnisme me désole.



– Etes-vous à votre aise à Berne?

– J'y ai reçu un bon accueil. Je ne parle pas le suisse allemand, cela ne m'empêche pas de mener mon combat pour les minorités. La ville de Berne et ses habitants sont charmants. Je suis acceptée bien que je sois directe dans mes propos et mes actes. Il m'arrive de dire des choses très dures, mais je ne me connais pas d'ennemi. Je n'attache aucune importance à mon titre de conseillère nationale. Je sers mon pays, c'est tout.

– Un fauteuil au Conseil fédéral vous tente-t-il?

– Le parti socialiste, qui est très ouvert aux femmes, a des chances. Personnellement, ça ne me tente guère. Je préférerais entrer à l'exécutif d'une commune; cela permet un meilleur contact avec les gens... Les femmes restent moins longtemps en politique; elles se cramponnent moins que les hommes. Elles raisonnent: j'ai fait mon temps, j'ai tout donné... Alors j'attends les élections de cet automne sans la moindre appréhension. Si le peuple de Genève décide de me réélire, je demeurerai fidèle à mes devoirs. Sinon, ce ne sera pas un drame. J'aurais quand même un peu de peine. Cette sortie serait une mauvaise fin de carrière, hors de la logique normale. Je préférerais prendre la décision moi-même...



Georges Gygax

Photos Yves Debraine